

Systèmes de pensée en Afrique noire

7 | 1986
Calendriers d'Afrique

Le cycle bisannuel chez les Bamiléké

Charles Henry Pradelles de Latour



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/span/580>
DOI : 10.4000/span.580
ISSN : 2268-1558

Éditeur

École pratique des hautes études. Sciences humaines

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1986
Pagination : 88-99
ISSN : 0294-7080

Référence électronique

Charles Henry Pradelles de Latour, « Le cycle bisannuel chez les Bamiléké », *Systèmes de pensée en Afrique noire* [En ligne], 7 | 1986, mis en ligne le 05 juin 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/span/580> ; DOI : 10.4000/span.580

LE CYCLE BISANNUEL CHEZ LES BAMILEKE

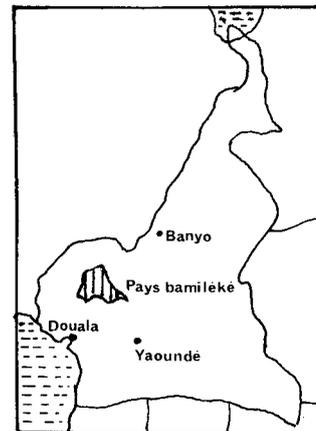
par

Charles Henry Pradelles de Latour

Les Bamiléké, habitants de la région centre-ouest du Cameroun, ont une conception bisannuelle du temps qui était actualisée, jusque dans les années soixante, par un ensemble de rites communs à toutes les chefferies du pays. La première année, appelée "année du *kang*", était inaugurée avec faste par des cérémonies qui duraient neuf semaines, durant lesquelles les jeunes garçons étaient intégrés dans la société des adultes. La seconde année, connue sous le nom de "année du *njang*", était célébrée dans les quartiers par les familles qui avaient des filles à marier. Le *kang* est une force magique qui renouvelle la vie du pays : le *njang* est un lit dans lequel sont reclus pendant plusieurs semaines les jeunes filles se préparant au mariage. Ce cycle bisannuel, fondé sur la division des sexes et l'introduction des jeunes générations dans la société, pose d'emblée une question. Pourquoi la relation père-fils, qui préside à l'insertion des garçons dans la classe adulte, est-elle placée hiérarchiquement avant la relation père-fille, alors que dans l'ordre matrimonial la première est subordonnée à la seconde ? Les pères et les fils, qui sont des preneurs de femmes, sont en effet toujours redevables aux donneurs, les parents de filles. La légende d'origine des chefferies bamiléké apporte quelques éléments de réponse.

Nous reprendrons ici le récit de la chefferie bangoua, située à l'est du pays bamiléké (cf. Planche I), dans laquelle nous avons mené notre enquête de terrain ces dernières années. L'histoire de la chefferie commence avec le premier chef connu, l'ancêtre fondateur de la lignée agnatique du chef actuel.

"Le chef Njôvüp, dit-on, était le fils du chef bandrefam (chefferie voisine de Bangoua). A la suite d'une querelle avec ses frères au sujet de la succession de leur père, Njôvüp alla s'installer dans un vallon particulièrement giboyeux, appelé Vüecip, qui se trouvait en contrebas de la demeure paternelle (cf. Planche II). Son habileté à la chasse lui permit d'offrir régulièrement de la viande à ses voisins qui lui donnèrent en échange des filles en mariage. Il forma ainsi une grande famille. Un petit chef local, résidant à l'emplacement de l'actuel palais, le fit alors appeler pour qu'il le débarrasse des singes qui dévastaient ses plantations. Njôvüp s'installa près de lui à Nguuso'et lui prêta main forte. Quelques années passèrent en bon voisinage jusqu'au jour où Njôvüp constata qu'une de ses chèvres avait disparu. Il le fit savoir pour qu'on la retrouve et qu'on la lui rapporte. Une des femmes du petit chef (dont le successeur est aujourd'hui connu sous le nom de *menkap* Nzetep) vint alors l'informer secrètement que la chèvre avait été volée par son mari. Njôvüp se rendit chez celui-ci et, en entrant dans sa maison, il se cogna la tête contre un objet qui était accroché au-dessus de la porte. C'était le triangle en bois de sa chèvre (1). Ayant sous les yeux la preuve du larcin, Njôvüp demanda la restitution immédiate de son bien. *Menkap* Nzetep nia, malgré l'évidence, le vol. Le chasseur furieux retourna chez lui, rassembla ses serviteurs et ses alliés, leur donna à manger et, pendant la nuit, il les emmena brûler les cases de *menkap* Nzetep. La victime chercha à son tour des alliés et contre-attaqua, mais fut repoussée. Njôvüp s'installa dans la concession de son rival et *menkap* Nzetep partit s'établir un peu plus loin dans un autre quartier. D'autres petits chefs firent alors allégeance à Njôvüp (leurs successeurs font actuellement partie du groupe des neuf notables). Plus tard, l'un des successeurs de ce chasseur invita tous les chefs du pays à danser "la grande danse des peaux de panthère" à laquelle seuls les amis du chef peuvent participer. Le chef bangoua étant réputé pour sa générosité, tous les invités vinrent à la fête. A l'heure du repas, ceux qui n'aimaient pas le chef furent conviés à entrer dans une case traditionnelle où plusieurs plats avaient été déposés par terre. Ils s'approchèrent des mets odorants et le sol de la case céda. Ils tombèrent dans le trou profond qui avait été creusé pour les prendre au piège. Le chef bangoua les fit enterrer et se fit proclamer chef de tout le pays par les soixante-dix autres chefs de lignage qui étaient pour lui."

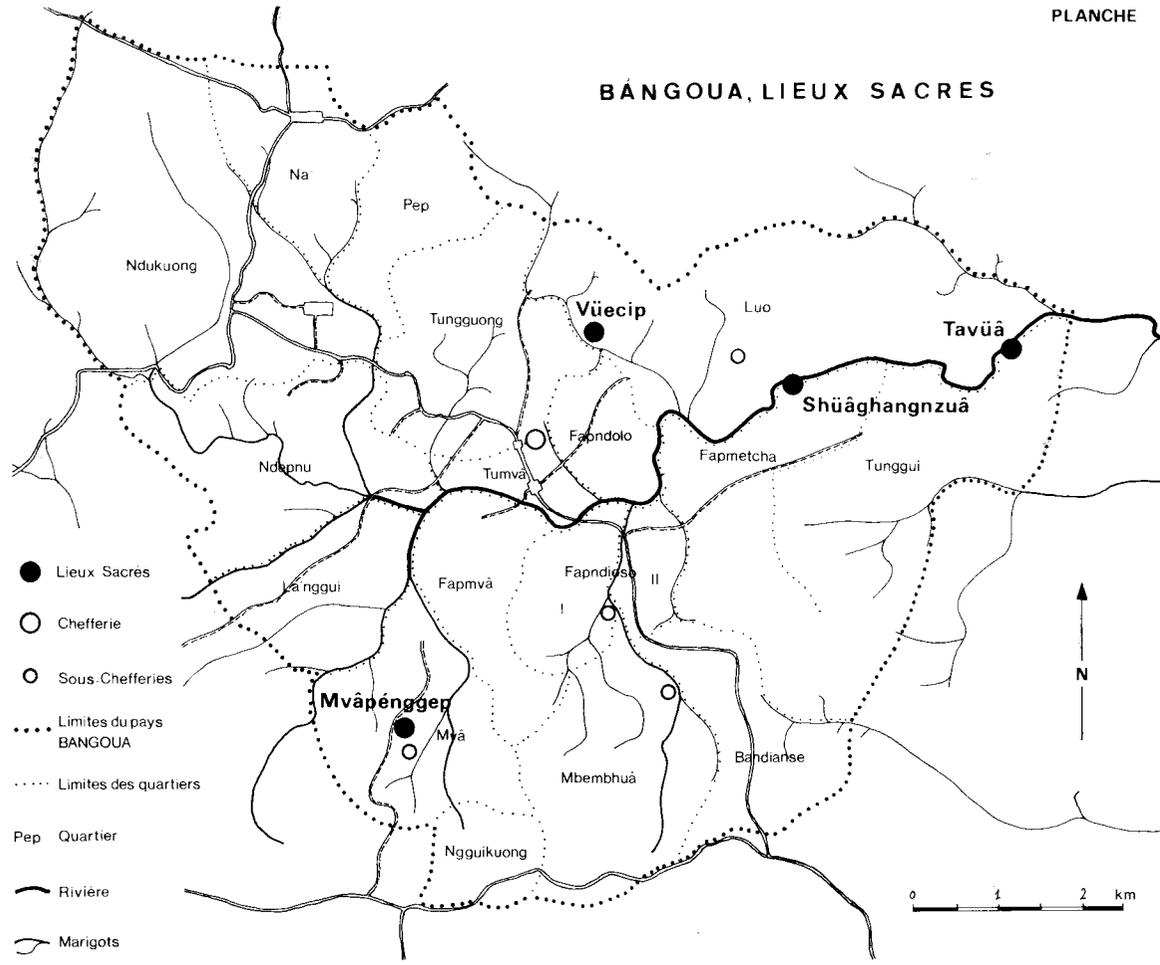


Il faut tout de suite préciser que Njôvüp, qui signifie le "chasseur", est un nom générique attribué à tous les ancêtres fondateurs des chefferies bamiléké. L'histoire nous dit que Njôvüp s'appelait en fait Lekemenyâ et qu'il avait un frère jumeau, Njangmenyâ, l'ancêtre fondateur de la chefferie mbapouonto, située au sud de Bangoua dans le Haut-Nkam (cf. Planche I). Ceci est attesté à la fois par les généalogies et par la tradition. Les deux hommes ont eu chacun, jusqu'à ce jour, douze successeurs en ligne agnatique, et le récit d'origine de la chefferie mbapouonto, tout comme la version bangoua, nous apprend que les jumeaux se séparèrent à la suite d'une dispute ayant pour enjeu de la succession de leur père (Nzedeu : 1973). Il est probable aussi que Lekemenyâ soit arrivé seul à Vüecip. On connaît encore au village les héritiers de deux de ses frères, *nze* Sa', l'aîné, et *nze* Lang, le cadet, et de trois de ses amis.

L'ascension sociale du chasseur est identique dans les récits d'origine de nombreuses autres chefferies bamiléké. La légende de la chefferie mbapouonto, chefferie jumelle de Bangoua, évoque, elle aussi, le départ du fondateur, les succès à la chasse, les échanges de biens avec les autochtones, un deuxième déplacement, un affrontement avec deux petits chefs locaux dont le chasseur prend la place, et la grande danse des peaux de panthère au cours de laquelle le chef élimine par la ruse tous ceux qui lui résistent. Bien que ces récits d'origine présentent des variantes et des personnages différents d'une chefferie à une autre, ils se conforment tous à une trame qui rappelle les trois étapes par lesquelles les chefs bamiléqués accèdent au pouvoir. Tout d'abord l'héritier du chef est choisi pour sa générosité. Ensuite, il est reclus pendant neuf semaines dans un quartier placé à l'écart du palais, où les neuf notables lui offrent des femmes et l'investissent d'une force spéciale afin qu'il puisse par la suite châtier les voleurs et faire la guerre aux ennemis du pays comme le fit Njôvüp. Enfin, les rites d'intronisation s'achèvent par la grande danse des peaux de panthère à laquelle uniquement les intimes du chef (ceux qui sont pour lui) sont conviés. Le drame final marque le moment crucial où celui qui cherchait à se faire aimer devient celui dont il faut être aimé.

Les récits d'origine se rapportent donc aussi bien à la promotion du premier chef qu'à celle de ses successeurs qui réactualisent avec les neuf notables, à chaque changement de règne, le contrat initial

BANGOUA, LIEUX SACRES



entre leur ancêtre-fondateur et les autochtones. Notons que ce contrat comprend un échange matrimonial et un transfert de pouvoir qui se réfèrent à deux conceptions du temps opposées. D'après l'alliance, les donneurs de femmes sont les autochtones, les anciens propriétaires du pays, et le preneur, un aventurier étranger réputé pour sa force et sa générosité. Et selon la passation de pouvoir, celui qui est arrivé en second devient le premier à partir duquel la chefferie et la mémoire généalogique commencent. Tout ce qui s'est passé avant est hors histoire. Ainsi le premier chef représentant l'*arché* (terme judicieusement choisi par Michel Izard pour son étymologie grecque qui signifie à la fois "le commencement et le commandement") et les neuf notables représentant l'autochtonie entretiennent des rapports opposés selon l'ordre considéré. Dans l'ordre de l'alliance les neuf notables sont antérieurs au chef et dans l'ordre du pouvoir ils viennent en second. Bref, ils sont avant et après le chef. Telle est la logique qui préside à la répartition du cycle bisannuel. C'est ce que nous verrons quand nous aurons présenté les rites qui ponctuent ces deux années.

L'année du *kang* commençait généralement en mars ou avril, quelque temps après les semailles, dans la soirée du premier jour de la semaine. Les années *bamiléké*, qui correspondent à un cycle agraire, sont divisées en semaines de huit jours. Il n'y a pas de mois. *Tenguéla'*, le sacrificateur du chef, posait au pied d'un arbre sacré du palais, appelé *küpkang*, "là d'où sort le *kang*", des haricots cuits mélangés à de l'huile de palme pour que les dieux daignent libérer une force bénéfique connue sous le nom de *kang*. Le chef et six descendants de frères d'anciens chefs, nommés "pères du *kang*", allaient réitérer ce sacrifice dans la forêt de *Vüecip* où le chasseur avait résidé autrefois. Là, au pied d'un arbre sacré, représentant le dieu du pays, ils laissaient de la nourriture et un tambour mâle. Lorsque le chef et les pères du *kang* prenaient le chemin du retour, ils ne devaient pas regarder en arrière. Alors le dieu du pays frappait sur le tambour pour faire savoir qu'il acceptait de faire sortir le *kang* de terre. Le dieu du pays était représenté par *Tenguéla'* qui allait se cacher dans la forêt de *Vüecip* dès qu'il avait sacrifié au palais. Le son du tambour annonçait le début des neuf semaines inaugurales du cycle bisannuel. Un des pères du *kang* allait ensuite reprendre le tambour et le rapportait sur

la grande place de danse de la chefferie afin que l'on puisse danser le *kang*. Dès lors, les femmes ne devaient plus planter leurs houes dans le sol, on ne pouvait plus prendre les dieux à témoin pour les jugements, on ne donnait aucune fille en mariage et on ne lamentait plus les morts. Durant cette période, les principales activités lignagères étaient suspendues pour que le village puisse être régénéré par le *kang*.

Les adolescents, représentant la génération montante qui venait renouveler la société des adultes, étaient à l'honneur. La veille du deuxième jour de chacune de ces semaines, les garçons ayant atteint l'âge de dix ans se rendaient la tête rasée, par petits groupes de sept ou huit, chez l'un des pères du *kang* qui avaient accompagné le chef à Vüecip. Ils posaient une boulette de taro cuit sous l'échelle se trouvant à l'entrée de sa concession (2) et lui remettaient neuf petits paquets dont cinq contenaient du gâteau de pistache et quatre autres du gâteau de haricot-dolique. Ils dormaient dans une maison laissant la porte ouverte. A l'aube ils allaient rechercher, sous l'échelle, leur boule de taro imprégnée de *kang* et la remettaient à leur hôte. Celui-ci prenait pour chacun des enfants les neuf paquets qu'ils avaient apportés et les perçait, un à un, neuf fois avec une épine de porc-épic ou une baguette de bambou raphia. Il les ouvrait et leur en faisait manger le contenu par petites pincées. Pour chaque paquet l'enfant recrachait la première pincée à droite, la seconde à gauche, et avalait le reste. Les mêmes gestes étaient répétés pour la boule de taro et le vin de palme auquel était mélangé du *ndendip* (3) et du kaolin. Cette boisson leur était servie dans une corne de guib harnachée. Ce rite s'appelle *tohübe*, "goûter pour la première fois". Dès qu'un adolescent avait bu le *kang*, il n'était plus *kuo kang*, "dépendant du *kang*", mais *nguo kang*, "enfant du *kang*", comme ses aînés. Quand il rentrait le soir chez lui, il n'avait pas le droit de coucher dans la chambre de sa mère à moins que celle-ci n'ait été une mère de jumeaux, ayant dansé le *kang* comme lui.

Pour se préparer à cette danse, les adolescents qui venaient de goûter pour la première fois "les nourritures du pays" se lavaient, enduisaient leur corps de poudre rouge, se faisaient quelques taches de kaolin, attachaient autour de leurs reins un pagne en fibres de raphia, prenaient les cornes d'un cob de Buffon (4) et se rassemblaient sur la grande place du palais en chantant :

"Les dépendants du *kang* ont mangé le taro et bu le vin de palme, Malheur à ceux qui n'ont pas pris le *kang*."

Ils rejoignaient là les membres de la clientèle du chef qui était divisée en associations. Chacune d'entre elles se réunissaient une fois par semaine, à jour fixe, au palais dans une case construite à cet effet. Le chef déterminait lui-même l'ordre dans lequel les membres de ces associations dansaient le deuxième jour de chacune des neuf semaines du *kang*. La première semaine était réservée aux mères de jumeaux et la dernière à la danse des peaux de panthère. Cette danse était un grand événement. Les neuf notables et les amis du chef allaient à la chefferie se vêtir de leurs pagnes indigo en batik et de vestes ornées de perles de verre de toutes les couleurs. Ils accrochaient dans leur dos une ou deux peaux de panthère, couvraient leur visage d'un masque de toile en forme de tête d'éléphant richement décoré et mettaient en guise de couvre-chef un cimier en bois sculpté ou un large chapeau bordé de plumes rouges de perroquet. Ils sortaient vers trois heures de l'après-midi en grande pompe sous les acclamations enthousiastes de la population et se dirigeaient vers la place de danse du palais où un orchestre, composé par les serviteurs du chef, jouait caché dans un abri carré formé de pagnes de batik tendus entre quatre poteaux. Les danseurs agitaient leur chasse-mouche en queue de cheval et les tenaient à des femmes ou des amis de leur choix qui se trouvaient mêlés à la population amassée sur les bords de la place. L'élus prenait le trophée, poussait un ululement aigu et le rendait à son propriétaire. Le chef faisait enfin une apparition particulièrement remarquée car il était le seul danseur à ne pas avoir de masque. De nombreux serviteurs l'accompagnaient pour l'aider à porter son grand cimier. Les acclamations redoublaient et l'excitation atteignait son comble. Le chef faisait plusieurs fois en dansant le tour de la grande place accompagné d'autres danseurs. Cette manifestation très colorée clôturait la période des neuf semaines du *kang*.

Le rite d'agrégation des garçons à la société ne durait, lui, que vingt-quatre heures. Il se pratiquait le deuxième jour des premières semaines du *kang*, jusqu'à ce que tous les adolescents de même âge aient pris "les nourritures du pays". Les autres jours il ne se passait rien, les Bangoua vaquaient à leurs occupations; les marchés n'étaient pas interrompus durant cette période. Ce rite avait pour fonction de

consolider l'unité sociale du pays en renforçant la dépendance des jeunes générations au lignage du chef et par là même à la chefferie, dont le prestige était rehaussé. En effet, seuls le chef et les membres de son lignage pouvaient demander au dieu de Vüecip de libérer le *kang*, car ce dieu était d'abord la puissance tutélaire de leur lignage avant d'être celle du pays. En prenant le *kang*, les enfants du pays devenaient bangouas. On ne pouvait pas le donner aux étrangers.

L'année du *njang* commençait un an après l'année du *kang*, en août ou en septembre, à l'époque des récoltes. Les familles profitaient de cette période d'abondance pour faire grossir leurs filles afin de les marier plus facilement. La jeune adolescente ayant eu ses premières menstrues restait couchée, trois ou quatre semaines et parfois plus, dans un lit appelé *njang* et contigu à celui de sa mère (cf. Planche III). Elle devait uniquement manger et prendre soin d'elle-même. Elle se régalaît trois fois par jour du plat préféré des Bamiléké : taro pilé arrosé d'une sauce de gombo relevée de douze condiments. Elle se lavait, matin et soir, au marigot et oignait son corps de poudre rouge brillante afin d'être plus belle. Cette réclusion la rendait plus désirable et par là même vulnérable, aussi était-elle bien gardée. Elle ne sortait de sa maison qu'accompagnée de sa mère et la tête cachée derrière une cape-cagoule pour échapper à la convoitise et aux regards des voisins.

Lorsque à la suite de ce régime de faveur l'adolescente était bien potelée, on invitait sa famille et ses amies à assister à sa sortie du *njang* qui avait lieu le troisième jour de la semaine, la veille du jour de marché. Cet après-midi-là, la mère de sa mère lui retirait sa cape-cagoule et enduisait son corps de poudre rouge. Ses parents et amies la félicitaient en disant : "on a bien travaillé sur elle". Puis les invités partageaient le repas préparé pour l'occasion. Après quoi les femmes présentes s'adonnaient à un jeu très répandu en Afrique. Les participantes faisaient une ronde tout en frappant dans leurs mains, entraient à tour de rôle dans le cercle et se laissaient tomber en arrière sachant bien que leurs compagnes les rattraperaient avant qu'elles ne heurtent le sol. Ce jeu est à l'origine de l'expression bamiléké "donner son dos à quelqu'un", qui

signifie "faire confiance aux autres". Tout en s'abandonnant ainsi, les participantes se vantaient en disant : "je suis l'amie d'un tel", ou encore "mon fiancé est le meilleur homme du quartier". Si ses compagnes n'étaient pas d'accord, elle ne la rattrapaient qu'au dernier moment. La jeune fille sortie du *njang* bénéficiait bien entendu de leur indulgence. N'était-elle pas la plus considérée ce jour-là ? Le lendemain, sa famille la conduisait avec fierté sur la place du marché pour la faire admirer par la population et faire savoir qu'elle était prête à être mariée.

Selon la fortune des familles, les jeunes filles pouvaient être placées dans le *njang* une deuxième fois, c'est-à-dire deux ans plus tard. Tant que le successeur de *nze Sa'*, frère aîné du chasseur, n'avait pas mis une des filles de son lignage dans le *njang*, aucune autre ne pouvait y entrer. Si une adolescente s'y était encore trouvée au moment où l'année du *kang* commençait, il aurait fallu la vendre comme esclave à des étrangers. Jamais elle n'aurait pu se marier dans le pays. Autrement dit, l'année des filles ne pouvait chevaucher celle des garçons sans que l'alliance, qui régit les rapports entre les sexes, n'en pâtisse sévèrement.

Les rites des années du *kang* et du *njang* n'ont rien à voir avec une initiation, ce sont des rites d'agrégation. Il n'y a pas ici une classe d'aînés chargée de révéler un secret à des cadets en brousse. Les membres du lignage du chef, à savoir les pères du *kang* et le frère aîné du chasseur, contrôlent les rites d'intégration et les effectuent dans le village. De plus, les nourritures symboliques et réelles respectivement offertes aux garçons et aux filles ne constituent pas un mystère. Tous les Bangoua savent que les neuf petits paquets de graines cuites et le taro sont mangés non seulement par les enfants qui prennent le *kang*, mais aussi par les nouveaux sociétaires qui entrent pour la première fois dans une association du palais. On "mange les nourritures du pays" pour adhérer à un groupe. Enfin, les rites agrégatifs ordonnent les sexes spatialement. Les jeunes garçons dansent le *kang* au palais avec les notables, tandis que les filles, reléguées dans les quartiers, se livrent après leur réclusion à une danse ordinaire avec quelques voisines. La séparation des sexes est ainsi associée à une opposition de lieux et à une opposition de temps.

PLAN DE MAISON TRADITIONNELLE.

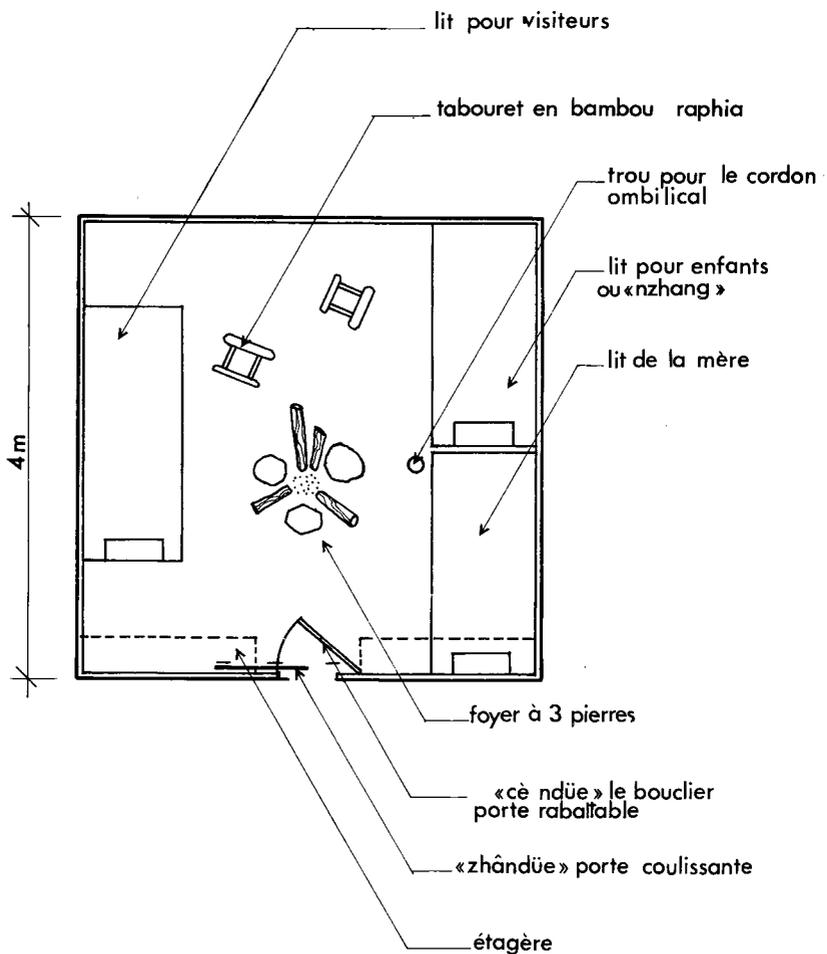
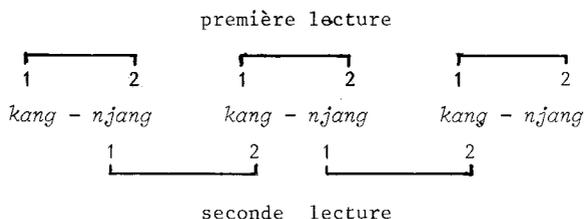


PLANCHE III

Les deux années du cycle bisannuel peuvent effectivement se lire de deux façons différentes. Si l'on prend l'ordre interne au cycle, l'année du *kang*, année des hommes, précède l'année du *njang*, année des femmes, donnant ainsi la priorité aux premiers (première lecture). Par contre, le renouvellement du cycle confère aux villageois et aux donneurs de femmes l'antériorité sur le chef et la filiation agnatique. En effet, l'année du *kang* vient toujours après une année du *njang* (seconde lecture). La répétition du cycle bisannuel conjugue donc harmonieusement deux conceptions du temps opposées, celle du politique et de la filiation agnatique, et celle de l'alliance et de la filiation utérine.



Ces deux conceptions se chevauchent de la même manière que le pouvoir du chef et celui des autochtones, l'un venant avant l'autre et réciproquement selon l'ordre envisagé, politique ou alliance. On comprend dès lors qu'un cycle ne pouvait pas empiéter sur l'autre; cela aurait conduit à confondre deux ordres temporels antinomiques.

Charles-Henry Pradelles de Latour
Chargé de recherche au C.N.R.S.
Laboratoire d'anthropologie sociale
(Collège de France)

NOTES

- (1) Ce triangle que les chèvres portaient autour du cou servait à les empêcher de se glisser à travers les palissades et d'aller vaquer dans les champs des voisins.
- (2) Les concessions bamiléké, habitat et terres cultivées, sont occupées chacune par une famille de polygame et délimitées par des haies vives. Les échelles servent aux habitants à franchir les haies vives afin de passer de concession en concession.
- (3) *Ndendip* est le fruit sec d'une *Zingibéracée aframonum sp.* Il a la forme d'une gousse de haricot.
- (4) Les cobs de Buffon sont des antilopes connues pour vivre en groupe et être unies entre elles. Ainsi en va-t-il des chasseurs qui portent leurs cornes.

BIBLIOGRAPHIE

- DONGMO, J.-L.
1981 *Le dynamisme bamiléké*, Yaoundé, Centre d'édition et de production pour l'enseignement et la recherche, 2 vol.
- GOMSI, E.
1971 *Les traditions d'origine des Bamilékés*, Yaoundé, Thèse de troisième cycle.
- HURAUULT, J.
1962 *La structure sociale des Bamilékés*, Paris, Mouton.
- KANGA, J.-C.
1959 *Le droit coutumier bamiléké au contact du droit européen*, Yaoundé.
- KWAYEB, E.
1960 *Les institutions de droit public en pays bamiléké*, Paris, Librairie de droit et de jurisprudence.
- MAILLARD B.
1984 *Pouvoir et religion. Les structures socio-religieuses de la chefferie bandjoun (Cameroun)*, New-York, Peter Lang.
- NZEDEU, I. T.
1973 *Mbapounto, son évolution du XVIIe siècle à nos jours*, Mémoire polycopié de l'Institut de Pédagogie Appliqué à Vocation Rurale
- PRADELLES DE LATOUR, Ch.-H.
1976 "La structure parentale dans une chefferie du ndé au Cameroun", *Journal des Africanistes*, Paris, Tome 46.
1979 "Les sacrifices faits aux ancêtres chez les Bangwa", *Systèmes de pensée en Afrique noire*, cahier 4, Paris.
1981 "Kaningou ou les affres de l'alliance inversée", *L'Homme*, XXI, 2, Paris.
1981 "L'écriture de l'araignée divinatrice", *Littoral*, n° 5, Paris.
1983 "Divination et persécution à Bangoua", *Littoral*, n° 7/8, Paris.